

existenci*e*l

ПРОРОКЪ ИЛІА

HANS
BRAUN

ÉLIE LE PROPHÈTE : CROYANCES OU FOI ?

Éditions  Carmel

ÉLIE LE PROPHÈTE: CROYANCES OU FOI ?

Voici un regard passionné sur un personnage biblique des plus captivants et méconnus: le prophète Élie. Reprenant l'histoire du prophète, l'auteur se confronte au fur et à mesure de son commentaire à une question essentielle: parle-t-on de "foi" ou de "croyance"? En revenant aux sources linguistiques du texte hébreu, le sens sacré du récit apparaît et met en lumière le fondement de la foi dans l'expérience d'Élie. Qui est Dieu? Face aux faux prophètes et aux superstitions, la question est toujours d'actualité.

Engagé dans les milieux défavorisés, licencié en langue arabe littéraire et en théologie, libraire enthousiaste, Hans Braun a cultivé sa passion pour la Bible en autodidacte.

e x i s t e n  i e l

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

d'huile ne se videra jusqu'au jour où le Seigneur enverra la pluie sur la face de la terre ».

Jarre de farine
ne s'épuisera.
Cruche d'huile
ne se videra.

Avec le Deutéronome (Dt 1,1) on pourrait dire : « voici les paroles... ». Voici les paroles qui ont été murmurées longtemps et écrites par quelqu'un en état d'ivresse. Paroles explosives, paroles de feu. Paroles faisant éclater notre raison, paroles d'une rare prétention. Voici les « paroles de la loi », qu'Élie proclame aussi solennellement que Moïse le fit lors de la proclamation des dix paroles. Aucune limite n'est indiquée à leur beauté lyrique et poétique, beauté perceptible encore jusque dans nos traductions. « Elle alla et fit comme avait dit Élie. Ils mangèrent, elle, lui et sa maison pendant longtemps ». Il y a là, dans ce « pendant longtemps », quelque chose d'intemporel qu'on a déjà trouvé dans le constant va-et-vient des corbeaux. « La jarre de farine ne s'épuisa et la cruche d'huile ne se vida selon la parole que le Seigneur avait dite par le ministère d'Élie. »

Comment pourrait-on passer outre et continuer la lecture de cette page biblique sans être questionné profondément, à plus forte raison que l'immense majorité des humains ne se sait nullement concernée, dépassée par ces étranges promesses.

Arrivé ici on n'a pas le droit de faire comme si de rien n'était et d'ignorer les questions qui nous sont adressées. On n'a pas le droit non plus de répondre, alors qu'en vérité nous n'avons pas de réponse. Nous sommes bel et bien devant un dilemme. Ne ferait-on pas mieux de se taire ? Déroutantes certes, ces paroles

nous plongent pourtant dans je ne sais quelle plénitude.

Approchons-nous d'une autre *ishshâh almânâh*, de celle que saint Luc met devant nos yeux. Elle nous livre, me semble-t-il, la clé nous permettant d'ouvrir le trésor que nous cherchons à présent. Cette misérable veuve se trouvait peut-être parmi celles dont les biens qui leur restaient encore furent dévorés par les scribes (Lc 20,47). Elle mettait deux piécettes dans le tronc du Temple. Jésus nous dit en comparant son geste de générosité à celui d'autres offrants :

Vraiment, je vous le dis, cette veuve qui est pauvre a mis plus que tous ceux qui ont pris sur leur superflu. Elle, elle a pris de son dénuement, elle a pris tout ce qu'elle avait pour vivre. (Lc 21,4)

Elle a donc donné sa vie. Ce « don de la vie » me semble être la clé de la compréhension de la loi ici en question. Le fait de ne rien avoir et d'être en même temps en mesure de donner tout, explique la remarquable fécondité que peut avoir notre existence. Une fois de plus, les textes nous suggèrent des réponses là où nous n'en avons pas ou pas encore. Et là où toute affirmation s'avère hâtive et précipitée, une question peut parfois nous faire avancer : que peut-on bien donner s'il ne nous reste plus rien ? Je ne voudrais pas brutalement interrompre le travail de la réflexion en l'arrêtant prématurément. Celui-ci suit ses propres enchaînements. À mesure qu'on prend le risque de se mettre à leur écoute comme aussi à celle des innombrables suggestions liées à cette étude, on voit tout d'un coup apparaître des pistes insoupçonnées. Dans une situation de précarité, lorsqu'il ne nous reste plus rien, nous découvrons à notre plus grande surprise que notre générosité se réveille et que nous entrons comme dans l'espace d'une autre vie, d'une « vie nouvelle », curieusement fermée auparavant par des « affaires à

traiter ». À ceux qui font l'expérience d'une grande précarité et qui n'ont effectivement plus rien à donner, il peut arriver – la grâce se déployant – de se donner eux-mêmes et d'entrer à leur tour dans cette mystérieuse création de biens. En regardant de près, on constate qu'il s'agit bien là d'une attitude tout à fait particulière. Un lâcher-prise au fond, un brisement baignant dans des grâces inconnues jusque-là, l'entrée dans « une terre humble et pauvre¹² » que nos pieds n'ont pas encore foulée. Le don dont il est question est à la fois don de la vie pour celui qui donne sa vie et don de la vie pour celui qui de nouveau la reçoit. Échange singulier que celui-là.

Quel est le domaine dans ce monde où la vie est donnée deux fois par un même et unique geste ? Le don est donc bel et bien une réalité tout à fait particulière. Il permet la multiplication de ce qui est donné. Il peut donc être une source intarissable. Nous constatons qu'en donnant nous créons de l'inépuisable, si seulement nous respectons une certaine condition spirituelle. Car encore faut-il qu'on donne de ce que l'on n'a plus (Lc 21,4) et que l'on puise dans une misérable indigence peu porteuse à faire des dons.

Je suis incapable de m'imaginer, à l'instant où j'écris ces lignes, la révolution déclenchée par de telles aventures audacieuses autant que hasardeuses. Créer l'inépuisable dépasse de loin les rêves les plus fous non pas seulement des temps modernes et postmodernes, mais encore des temps d'un lointain avenir. Je constate aussi qu'on arrive là à un point de la réflexion qui ne tolère plus aucun développement, de peur de se perdre dans un monde irréel inacceptable. Mais déjà trop de graines sont tombées en terre qui n'ont pas échappé à cette loi de l'abondance¹³.

Comment peut-on donner une forme littéraire à cette prodigieuse fécondité, à ces multiplications et augmentations de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

*à la pleine lune il reviendra chez lui.
À force de persuasion elle le séduit,
par le charme doucereux de ses lèvres elle l'entraîne.
Aussitôt il la suit,
comme un bœuf qui va à l'abattoir,
comme on entrave un cerf pris au filet,
jusqu'à ce qu'un trait lui perce le foie,
tel l'oiseau qui se précipite dans le filet
sans savoir qu'il y va de sa vie (Pr 7,6-23),
... sans se rendre compte qu'il y va de son âme.*

Au mont Carmel, le sacrifice des deux jeunes taureaux est préparé. Approchons-nous de cet étrange sacrifice, phénomène si important pour l'ensemble des religions. Nous allons être vite déroutés par le constat de disparités qui se font jour et qui nous irritent par leur côté incompréhensible et difficilement explicable. Il y a bien une seule convocation, alors qu'on prépare deux sacrifices. Mais une question ne cesse de nous tarauder. Des deux sacrifices qui sont en train d'être préparés l'un par rapport à l'autre, et même d'une certaine façon l'un contre l'autre, pourquoi l'un est agréé et l'autre ne l'est-il pas ? Il y a là une disparité choquante. En apparence, il y a un même genre de préparation pour deux résultats différents, voire opposés. Pourquoi le feu prend-il dans un cas et ne le fait-il pas dans l'autre ? Peut-on répondre ? En tout cas il y va dans cette réponse de la crédibilité des récits bibliques. Certes, ces questions naissent lors de la lecture attentive des récits mais s'affirment aussi en tant que questionnement et ne cessent de nous tarauder. De manière générale nos consciences actuelles portent ce « pourquoi eux et pas les autres », pourquoi le sacrifice d'Élie prend-il feu et pas l'autre, et pourquoi celui d'Abel s'était-il enflammé et pas celui de Caïn (Gn 4,3-5) ? Là

aussi, il s'agit bien de deux sacrifices et non pas d'un seul. Apparemment ces deux sacrifices d'Abel et de Caïn ne présentent eux non plus pas de différences. Mais pourquoi l'un est-il agréé et l'autre ne l'est-il pas ?

La réponse, sans la forcer, semble s'imposer très clairement. L'un des deux sacrifices au mont Carmel, celui des prophètes du Baal, n'en est pas un. Nous sommes bien là non pas devant une *minchah*, une offrande quelconque, mais devant une *minchat-shâv*, une offrande vaine (Is 1,13), une offrande de rien, une farce à vrai dire, une fumée insupportable, une parodie rejetée par Dieu. « Que m'importent vos innombrables sacrifices » (Is 1,11), dont l'histoire des différentes religions surabonde à en être écoeuré. Pourquoi continuer à fouler les parvis des temples – est-on autorisé à demander en tenant compte de l'évolution des rites et pratiques religieuses dans le monde –, pourquoi continuer à fouler certains lieux de rassemblements et de pèlerinages et pourquoi continue-t-on de « marcher dans la boue » comme le fait le bétail (Is 1,12) ? Là, dans ces lieux-là, s'exhalent les derniers soubresauts d'une piété en pleine tromperie. Un regard critique sur ce phénomène en vaudrait la peine pour y découvrir la présence de résidus de cette duperie. Mais dans ce domaine-là un tri est nécessaire, un tri entre le geste seulement extérieur, fût-il beau comme le son de la harpe, et le geste intérieur, délicat, comme le souffle même de l'Esprit.

*Quand vous m'offrez des holocaustes,
vos oblations, je ne les agréé pas,
le sacrifice de vos bêtes grasses,
je ne le regarde pas.
Écarte de moi le bruit de tes cantiques,
que je n'entende pas la musique de tes harpes.
Mais que le droit coule comme de l'eau,*

et la justice comme un torrent qui ne tarit pas.

(Am 5,22-24)

Le sacrifice des prophètes du Baal n'est pas agréé, celui de Caïn non plus. Ils sont rejetés parce qu'ils n'ont tout simplement pas eu lieu. Il s'agissait de faux sacrifices, de sacrifices faussés, de simulations. Pourquoi ? Isaïe n'a pas hésité à pointer l'hypocrisie du peuple et la fausseté de son comportement de fond avec des mots on ne peut plus crus (cf. Is 1,10-17). Ce que lui et d'autres prophètes ont stigmatisé comme faux, c'est le désaccord, l'incohérence dans le domaine des sacrifices entre l'intention et le geste posé, entre les invocations et la droiture du cœur. Il ne s'agit donc plus ni de don ni de sacrifice mais de leurs simulacres. Ce qui est sacrifié est traversé de « non-être », est illusion. Mais il y a plus.

Si on me concède une parenthèse, un arrêt sur image, et si on me demande de dresser alors un portrait d'Élie – prématuré bien sûr – j'ajouterais à ce que l'on pressent déjà de ce rude nomade, ce qu'évoquent les paroles de cet autre prophète éleveur de moutons parmi eux, Amos. Exposé aux vents qui soufflent sur les hauts plateaux de Juda un siècle après Élie, il n'est pas moins exposé à la tempête qui se lève dans son esprit en face des violences de son temps. Il nous les martèle une après une et nous les jette à la figure. Alors que la colère d'Élie contre l'entreprise « baaliste » n'avait pu éteindre sa tendresse, Amos, lui, laisse libre cours aux flots de la *rûach*, tantôt indignation, tantôt désir irrésistible, exprimant un aveu d'impuissance touchant. « Mais que le droit coule comme de l'eau et la justice comme un torrent qui ne tarit pas ». Ces paroles, bien que sortant de la bouche d'Amos, portent les traces du grand nomade.

En l'espace d'un siècle, un peuple, installé dans son habitat nouveau et parvenu à la royauté, touche aux cimes d'une

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Chapitre 4

Les jours passent. La rage de Jézabel est sans bornes. Élie se lève et part pour sauver sa vie. Il se retire d'Israël, du territoire contrôlé par Achab, pour gagner Juda, plus précisément l'oasis Beér Shèva, le Puits du Serment. Le nom de ce lieu rappelle l'entente entre Abraham et Abimelek (Gn 21,31-33). On est dans l'aire même où vivaient jadis Abraham (Gn 22,19), Isaac, puis Jacob, allant de « campement en campement » (Gn 12,9), d'oasis en oasis, de puits en puits. Élie plonge dans le milieu de ses ancêtres. C'est un retour aux origines. Mais le signe qui est donné là par le passage d'Élie dans ces lieux concerne bien plus profondément le retour aux fondements de la foi du peuple. Il est en fuite. Sait-il que le Seigneur rattrape les prophètes qui sont en fuite ? Comme le fait le prophète Yônâh – la colombe –, Élie bat en retraite, s'éloignant du champ de bataille, cherchant à échapper aux commandos de Jézabel. Jusque dans sa propre conscience d'ailleurs il doit justifier sa démarche. La double interpellation de Dieu מַה לְּךָ פֹּה – *mah-l-lekâ poh* – « que veux-tu ici » indique qu'il a autre chose à faire que de couler des jours heureux dans la caverne.

La description de ce qu'on appelle la théophanie dans ce passage (1R 19,11-12) a impressionné plus d'un des lecteurs de la Bible, à un point d'ailleurs qu'il ne réalise que difficilement

la brièveté surprenante du passage d'Élie au mont Horeb. Pour l'instant, Élie refait la marche de son peuple à travers le désert durant quarante jours et quarante nuits pour arriver à la montagne de Dieu. Que représente cette « visite chez Moïse ? » Élie rejoint Moïse. Il l'a toujours fait. En face de ses adversaires, il prend appui sur lui. Refaire cette traversée du désert signifie revivre toute cette épreuve en vue d'être libéré de l'esclavage. Moïse, désormais enveloppé dans le souvenir de Dieu (Ex 2,24), devait jadis libérer son peuple de l'esclavage. Il devait vaincre ce qui s'opposait à cette libération. Élie, lui aussi, doit vaincre maintenant ce qui s'oppose à la libération du peuple. Il doit tuer le « dragon », qui n'est autre que Baal. Il doit le « fendre », le couper en deux, comme Moïse a coupé en deux les eaux, les grandes eaux, la Mer. « Et toi, lève ton bâton, étends la main sur la Mer et fends-la » (Ex 14,16), réentend-il. Ce sera là bientôt le dernier geste d'Élie, le plus impressionnant de tous (2R 2,8). Tout ce qu'il a fait et tout ce qu'il fera culmine dans ce geste. Ce sera aussi le point culminant du cycle d'Élie, que nous sommes en train de parcourir.

Dans le désert qu'Élie traverse, les voix et les cris entendus au mont Carmel se taisent. Le grouillement des petits esprits se calme. Un messager le touche. Il est nourri aux heures de la faim et du découragement. Qui l'a nourri cette fois-ci ? Quel corbeau ou quelle veuve ? C'est le *malak*, le messager du Seigneur, c'est-à-dire l'« Ange du Seigneur », qui n'est autre que le Seigneur lui-même, laissant auprès de lui une galette mais pas de traces.

Élie n'a rien vu et il ne verra d'ailleurs jamais rien. Il a vu le pain, le pain du haut du ciel, mais celui qui est passé pour le déposer, il ne l'a pas vu. « Mais lui, ils ne l'ont pas vu », diront un jour deux des disciples de Jésus tout en marchant avec lui (Lc 24,24). Les veuves d'ailleurs n'ont rien vu elles non plus (voir chap. 1), et le maître du repas à Cana – pour l'associer à ce

que nous sommes en train de dire – lui non plus n'avait rien vu. Le messager reste étrangement dans l'ombre.

Au mont Carmel, on n'entendait aucune voix parce qu'on en entendait trop. C'étaient des vociférations et des criaileries qui l'étouffaient. Arrivé à l'Horeb, Élie entre dans la grotte, la *me °ârâh*. Que désire-t-il ? N'aurait-il pas voulu revoir la montagne en feu, entendre la divine Parole, se rendre compte de cette « grande affaire », ce *dâvâr haggâdôl* (Dt 4,32) ? Mais cette grande affaire, tout en se manifestant, se tut et tout en se retirant voilée, elle se manifesta. Mais cette fois-ci ouragan, tremblement de terre et feu, bref, les éléments, ont perdu toute leur charge mythique. Il ne leur reste plus aucune trace d'une quelconque puissance cosmique. Le regard d'Élie sur eux est déjà le nôtre. Ouragan, tremblement de terre et feu ne sont plus le logis d'aucune puissance céleste.

Cette fois-ci le Seigneur passe comme une *demâmâh daqqâh*, הקד הַממד, comme un silence qui se fait et qui s'établit, comme un soudain apaisement du vent tel qu'on peut le constater parfois en haute mer, « et il se fit un grand calme » (cf. Mt 8,23-27).

Dès qu'Élie entendit le silence, il se voila le visage. On comprend. Ceux en Israël qui, lors de la lecture sabbatique entendent ce passage, voient aussitôt Rebecca sauter du chameau, prendre son voile et se couvrir le visage. Rebecca le fait en entrevoyant pour la toute première fois Isaac, son maître et son époux. Ce geste est instinctif. Pour Élie il en fut de même. Lui aussi se voile instinctivement le visage. Il reconnaît donc dans ce silence s'installant soudainement la présence de son maître. Il entre dans « la nuit des prophètes » (Jb 4,16). Ce qu'il perçoit, tout comme Eliphaz de Temân, un des trois amis de Job, n'est que « silence » et « voix », *demâmâh* et *qôl* (Jb 4,12-16). Élie comprend qu'il doit partir de là sans tarder.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.




Table des matières

Présentation

Chapitre 1

Chapitre 2

Chapitre 3

Chapitre 4

Chapitre 5

Conclusion

Dans la même collection :

- *Du bon usage de la vieillesse*, Quilici Alain, 2017
- *Élie et Élisée prophètes du Carmel*, Poirot Éliane, 2007
- *Florilège. Extraits de lettres, Bienheureuse Marie de Jésus-Crucifié*, 2017
- *Je vais à la Vie... Vivre sa mort avec Élisabeth de la Trinité*, Févotte Patrick-Marie, 2013
- *L'Amour sera toujours vainqueur. Les carmélites martyres de Compiègne*, Morgain Stéphane-Marie, 2000
- *La sainteté des bergers de Fatima*, Sicari Antonio-Maria, 2018
- *La Torah sculpte le Christ*, Rastoin Jacqueline, 2019
- *L'ange gardien*, Henri de l'Enfant-Jésus, 2008
- *L'esprit du Carmel*, Paul-Marie de la Croix, 2001
- *L'oraison thérésienne*, Renault Emmanuel et Abiven Jean, 2007
- *Prends-la chez toi. Chemin de vie avec Élisabeth de la Trinité*, Févotte Patrick-Marie, 2018²
- *Prier à l'école du Carmel*, Mc Cormack Mary, 2012

- *Prier en silence*, Muszala Andrzej, 2016
- *Regards sur l’Immaculée*, Perrin Xavier, 2006
- *Sainte Mariam de Bethléem. Le « petit rien » de Jésus-Crucifié*, Collectif, 2015
- *Sainteté au Carmel. Vie et message de Mère Maravillas de Jésus*, Carmel de la Colline des Anges, 2003
- *Un atome dans un brasier de feu. Bienheureuse Élie de Saint-Clément*, 2018
- *Un prophète de l’Église : le bienheureux François Palau*, Carmélites missionnaires, 2011